

Se tenir droit

Naomi Fontaine

Numéro 122, hiver 2016

Affirmation autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, N. (2016). Se tenir droit. *Inter*, (122), 58–58.

Se tenir droit

NAOMI FONTAINE

C'était la dernière journée avant mon retour au pays. Depuis un peu moins d'une semaine, nous faisons des conférences, des tables rondes, des lectures, nous plaçant au premier rang de ceux qui parlent, de ceux qui gesticulent en donnant un avis plus ou moins exact sur une réalité tellement éloignée de cette île sans rivières, il m'a semblé.

J'avais vu Haïti deux ans auparavant : ses montagnes brunes parsemées d'arbustes et de rochers, ses palmiers en guise de parasols et ses ruisseaux se tortillant sur une terre si sèche qu'elle ressemblait au sable, celui de nos terrains nordiques sans gazon. Seule, m'ouvrant à ce pays, ancienne république, nouvelle île de la possession des droits. Rarement, dans ma vie, un lieu m'avait autant décontenancé. Je me souviens. Pas tant par sa réalité, mais plutôt par l'absence de vérité dans ces idées qui depuis toujours m'avaient été transmises, ici, au nord : Haïti, la pauvre, la *quémandante*. J'avais vu les femmes travailler du matin jusqu'à la noirceur, les étudiants bâchant, la détermination, l'obstination, puis la tendresse dans la musique. Depuis cette première visite, j'avais appris la fierté d'un peuple. Malgré toute l'ampleur de mes préjugés, j'avais appris qu'il fallait se tenir droit.

Il y a à peine dix jours de cela, c'était ma dernière journée en Ayiti. On avait visité le parc mémorial du tremblement de terre, un paradis de verdure. Main dans la main, nous, les étrangers, nous avons remercié le Créateur pour la vie. Simple. Sans chercher d'explications. Comme une fable. Même si la fable là-bas est plus dure que celle dans les livres.

Alors, c'était ce moment-là, très simple, dans une bibliothèque de Port-au-Prince, avec une vingtaine de jeunes devant nous, filles et garçons, des presque adultes.

Il y avait le chef d'Ekuanitshit, Jean-Charles Piétacho, un homme droit et intègre que je ne connaissais pas avant, Rita Mestokosho, une femme de cœur, spirituelle, à la voix plus perçante que celle de l'aigle, et Joséphine, madame Joséphine, que j'aime, avec sa parole douce et sa force de persuasion. Nous étions quatre, avec moi.

Je ne peux pas dire comment les paroles se sont entremêlées, comment les mots du chef ont confirmé ceux que j'avais toujours pensés, comment les vers de Joséphine m'ont émue, comme s'il s'agissait de la première fois. Dans cette discussion qui n'aurait de fin qu'à la pointe du jour, je ne sais pas, je n'explique pas, je constate que nous, Innus, avons besoin de cela. L'aigle a chanté et nous avons compris que, même à l'autre bout de ce continent, nous existions. Les Haïtiens, une fois encore, m'offraient ce cadeau : le droit de m'appartenir ; d'être comme je suis, avec mon histoire et mes labeurs, ma fierté et mes découragements. Je parlais de combat et le chef parlait d'affirmation. Là, sur cette île, je comprenais mieux.

La fierté n'est pas une émotion refoulée ni des plumes portées sur les cheveux ; la fierté est quelque chose de très vrai, qui se construit ; la fierté est une armure parce que devant les préjugés elle devient solide. Après, on peut s'ouvrir.

Tshi nishkumitin, Ayiti. ◀

Naomi Fontaine est originaire de Uashat, près de Sept-Îles, où elle est retournée pour enseigner le français au secondaire après des études à l'Université Laval. Son roman *Kuessipan* (Mémoire d'encrier, 2011) a remporté un immense succès. Elle tient également un blogue, intitulé *Innushkuess* (<http://innutime.blogspot.com>).



> Moe Clark, Chloé Sainte-Marie, Rita Mestokosho, Virginia Pésémapéo Bordeleau, Anita Mestokosho, Marie-Andrée Gill, Natasha Kanapé Fontaine, Naomi Fontaine, Laure Morali.